

PRÉFACE

« Lorsque vous sentez la souffrance d'un poète, pensez à la douleur du prisonnier, car il brûle du désir d'un impossible voyage »

Alberto Savinio

Comme un soleil noir, *Wuthering Heights* brûle au cœur de l'œuvre d'Emily Brontë, au risque d'occulter la constellation éparse et plus voilée des poèmes. On sera toujours tenté de lire ceux-ci à la lumière ou en complément de celui-là, de refuser un statut autonome à une poésie dont le roman, ne serait-ce que d'un point de vue chronologique, semble l'aboutissement. Dans un sens, il est naturel qu'il en soit ainsi, puisque la poésie s'est élaborée dans le secret alors que le roman, dès sa conception, était destiné au public. Pourtant, par sa force retenue, sa vertu exploratrice et son ampleur imaginative, par la

EMILY BRONTË

vision directe qu'elle donne de l'activité créatrice de son auteur, cette poésie non seulement occupe une place à part au sein du romantisme anglais, mais permet d'éclairer le roman. Si *Wuthering Heights* est l'enfant du génie d'Emily Brontë, la poésie est bien la mère de ce génie.

La somme poétique est relativement mince, même si certains des quelque 160 poèmes qu'elle regroupe sont longs et atteignent parfois plusieurs centaines de vers. Cette brièveté ne surprend pas si l'on songe que, morte à près de trente ans en 1848, Emily Brontë ne s'est consacrée à la poésie que pendant une dizaine d'années, de 1836, alors qu'elle était âgée de dix-huit ans, à 1846. Mais force est de constater que son activité poétique s'est interrompue avant même sa mort, sans que rien ne permette, tous les papiers susceptibles de nous renseigner ayant été détruits, de savoir si cet arrêt était définitif ou seulement momentané.

Pour certains critiques, l'écriture de *Wuthering Heights*, entre 1845 et 1846, a éloigné son auteur de la poésie, ou épuisé son inspiration. Pour d'autres, la source s'est tarie lorsque Charlotte Brontë eut violé le secret de sa sœur en découvrant ses manuscrits soigneusement cachés et l'eut convaincue, malgré sa colère et ses réticences, de publier une vingtaine de poèmes en même temps que les siens propres et ceux de leur autre sœur Anne sous les pseudonymes de Currer, Ellis et Acton Bell. Charlotte fut moins surprise qu'impressionnée par le génie d'Emily dont elle saisit aussitôt l'originalité : « Un jour, à l'automne de

PRÉFACE DE CLAIRE MALROUX

1845, je tombai par hasard sur un manuscrit de poèmes, de la main de ma sœur Emily. Bien entendu, je ne fus pas étonnée, sachant qu'elle était capable d'écrire des poèmes et qu'elle en écrivait. Je parcourus le manuscrit et c'est bien plus qu'un sentiment de surprise qui s'empara de moi : j'eus la conviction profonde que ces poèmes n'étaient pas de banales effusions, qu'ils n'avaient rien de commun avec la poésie qu'écrivent en général les femmes. Je les trouvai denses et concis, vigoureux et authentiques. À mon oreille, ils possédaient en outre une musique toute particulière – sauvage, mélancolique et qui élevait l'âme. » Ces vingt et un poèmes sont les seuls qui aient été édités du vivant d'Emily Brontë et qu'elle ait très légèrement modifiés en vue de la publication¹. À partir de 1846, en tout cas, Emily/Ellis prit le parti d'ignorer sa production poétique. « Emily, se plaignait Charlotte à l'éditeur, ne fait jamais allusion à sa poésie, sinon avec mépris. » Ce n'étaient pour elle que des « *rhymes* », des vers. Certains biographes² sont même allés jusqu'à affirmer que la poésie ne satisfaisait plus Emily, et qu'elle projetait d'écrire un second roman après *Wuthering Heights*.

1 Ces modifications apparaissent en marge du texte anglais et leur équivalent est donné en français sous formes de notes. Seul, le long poème « Julian M. et A.G. Rochelle » était largement amputé dans le recueil.

2 Winifred Gerin, *Emily Brontë, A biography*, Oxford University Press, 1971.

EMILY BRONTË

Cette hypothèse est aujourd'hui plus ou moins écartée¹. Le fait n'en demeure pas moins qu'Emily Brontë paraît s'être détournée de la poésie. Les poèmes « No Coward Soul is mine » et « Why ask to know the date and clime »², de 1846, ferment comme deux bornes un domaine où elle n'allait s'aventurer qu'une seule autre fois, l'année même de sa mort. Encore s'agissait-il d'une tentative avortée pour remanier le second de ces poèmes, le premier, intouché, continuant à faire figure de testament spirituel.

Il est une autre explication possible de ce silence, que l'on n'avance qu'avec prudence en raison de sa gravité : Emily avait peut-être tout simplement renoncé à écrire parce qu'elle avait décidé de mourir, ou de se laisser mourir. Du moins, sa conduite pendant sa maladie contractée lors de l'enterrement de son frère, Branwell, conduite qui ressemble si étrangement à l'attitude presque extatique d'Heathcliff juste avant sa mort, semble autoriser cette interprétation. Le destin d'Emily Brontë ne serait pas sans analogie avec celui des poètes maudits.

Jusqu'à présent, les éditions françaises de poèmes d'Emily Brontë, y compris les plus récentes³, ont proposé des choix portant sur l'œuvre entière, sans tenir compte de

1 Juga-Stina Embank dans son introduction à l'Oxford Edition de *Wuthering Heights*.

2 Ce poème ne figure pas ici.

3 Citons *Poèmes* d'Emily Jane Brontë, traduction de Pierre Leyris, Poésie/Gallimard, 1963, *Le midi de la nuit*, poèmes traduits de l'anglais par Jacques Blondel, Éd. Ressources, 1988.

PRÉFACE DE CLAIRE MALROUX

la sélection établie par Emily elle-même. En février 1844, elle avait en effet passé en revue ses poèmes et transcrit dans deux cahiers ceux qu'elle souhaitait préserver, ou estimait les plus aboutis. C'est de ces cahiers qu'ont été extraits les 21 poèmes publiés en 1846 – et l'on a perçu à cette occasion l'excellence de son jugement littéraire. L'un porte le titre *E.J.B.* (les initiales de l'auteur) et renferme 31 poèmes d'inspiration personnelle. L'autre, intitulé *Emily Jane Brontë. Gondal Poems* (comme si le nom entier impliquait une plus grande distance vis-à-vis du contenu), en rassemble 45, s'inscrivant dans un cycle à part. Il y a là deux courants bien distincts, même si l'éminent spécialiste français Jacques Blondel se refuse à penser qu'« Emily Brontë ait cherché délibérément à scinder son activité poétique en deux parts, l'une relevant du jeu littéraire, l'autre de la confession personnelle »¹. C'est néanmoins, me semble-t-il, infléchir le propos du poète qui a pris soin de les distinguer, que de ne pas donner à lire les poèmes relevant de l'un et de l'autre dans la *continuité* qu'elle a voulu leur conférer, et ce, d'autant plus que leur transcription ne reflète pas toujours l'ordre chronologique. J'ai donc pris ici le parti de ne traduire que les poèmes appartenant à ces cahiers – le noyau de l'œuvre –, et tels qu'ils y apparaissent, en me fondant sur une toute récente édition anglaise².

1 Jacques Blondel, *Emily Brontë. Expérience spirituelle et création poétique*, Presses Universitaires de France, 1956, p. 151.

2 *The Poems of Emily Brontë*, edited by Barbara Lloyd-Evans, B.T. Batsford Ltd., Londres, 1992.

EMILY BRONTË

J'ai tenu à faire figurer le cahier personnel (*E.J.B.*) dans son intégralité, car il offre un panorama saisissant de l'évolution psychologique, morale et poétique d'Emily Brontë et à ce titre se présente comme un recueil en soi. En ce qui concerne le cahier Gondal, dont les poèmes sont en général beaucoup plus longs, j'ai dû en revanche me borner à un choix. D'une part, le cadre du présent livre ne permettait pas de les inclure tous. Par ailleurs, cette restriction me paraît se justifier dans la mesure où la poésie y est d'une qualité moins homogène et d'un intérêt moins constant pour le lecteur d'aujourd'hui. J'ai retenu ceux qui constituent une réussite littéraire en soi ou tissent des liens avec *Wuthering Heights*, le cahier Gondal étant comme un vivier où l'imagination romanesque du poète s'est exercée et affermie¹.

C'est dans ce cahier-là qu'Emily Brontë a commencé à transcrire ses plus anciens poèmes. Neuf d'entre eux, dont l'un remonte à mars 1837 (Emily n'avait encore que dix-neuf ans), sont antérieurs aux premiers à figurer dans le cahier *E.J.B.* à partir du 5 novembre 1838. C'est dire à quel point était féconde et importante à ses yeux cette veine poétique directement héritée des « rêves éveillés »² auxquels les quatre enfants Brontë s'adonnaient avec délices depuis leur plus jeune âge. Gondal, à rapprocher de

1 N.d.É. : Nous avons choisi de donner d'abord à lire les deux recueils en français ; puis leur version originale.

2 L'expression est de Jacques Blondel.

PRÉFACE DE CLAIRE MALROUX

Gaul (notre Gaule ?) ou *Gaaldine*, autre nom cité, désigne une île, un royaume imaginaire créé par Emily à treize ans avec la complicité de sa sœur Anne pour faire pièce à l'*Angria* inventée par leurs aînés, Branwell et Charlotte. De la chronique qu'elles entreprirent et qui se poursuivit jusqu'à l'âge adulte, en fait jusqu'à la mort d'Emily, ne subsistent que ces poèmes, souvent sans autre titre que les initiales des personnages mis en scène. Dans cette œuvre fragmentaire et mystérieuse – mais une grande partie de sa troublante beauté ne tient-elle pas précisément à ces lacunes, comme celle d'un édifice romantique à ses ruines ?, on a cru discerner un roman en vers¹. Il est certain en tout cas que dans le cahier les poèmes ne suivent pas un ordre chronologique mais ont été groupés en séquences se rapportant à tel ou tel personnage ou tel ou tel thème, comme si Emily Brontë, opérant une ébauche de synthèse, s'était proposée de les utiliser ultérieurement dans un autre contexte. Ainsi explore-t-elle les rapports de son héroïne A.G.A avec ses amants, préfigurations des deux personnages masculins de *Wuthering Heights* entre lesquels hésite Catherine Earnshaw : Linton (dont une esquisse apparaît dans le poème « Écrit au château d'Aspin ») et Heathcliff. De même, l'atmosphère de « Illumine tes salles », avec son contraste d'ombre et de lumière, de lande désolée et de manoir violemment éclairé, est proche de celle du roman, et l'amour-haine qui anime ce poème

1 Fanny E. Ratchford : *Gondal's Queen: A Novel in Verse by Emily Brontë*, Austin, University of Texas Press, 1955.

EMILY BRONTË

semblable à un long cri annonce les sentiments (et les tirades célèbres) de son héroïne. Un assez grand nombre de ces poèmes sont centrés autour d'enfants, symboles de l'innocence perdue, de l'harmonie rompue avec la nature. Les deux enfants du poème A.E. et R.C. sont en réalité les deux faces d'un même être, l'un, le « garçon mélancolique », la « rose humaine sans soleil » étant soumis au temps et au destin, tandis que l'autre, la fille « enfant de délices », incarne le pouvoir visionnaire, l'inspiration poétique qui relie à un au-delà intemporel. Emily Brontë souffrait elle-même d'une semblable division intérieure, ainsi que l'attestent les poèmes plus personnels de l'autre cahier, tels que « Assez de pensée », « Philosophe », ou « Trois Dieux dans ce menu corps/Nuit et jour se font la guerre ». Les personnages de Gondal, violents, insatisfaits et déchirés, sont entraînés dans un schéma répétitif et quasi fataliste d'enfermement (la prison étant l'image par excellence de la condition humaine), où l'amour et l'idéal sont sans cesse trahis et où les victoires alternent avec les défaites, schéma qui traduit la précarité de la vie, la fuite du temps, le changement inéluctable. Ils sont des projections d'états extrêmes, des masques, les exutoires d'un lyrisme puisant à la source des ballades et de la poésie des romantiques : Byron (notamment *Le prisonnier de Chillon*, *Manfred* et *Lara*), Shelley, Walter Scott. Le tempérament même d'Emily Brontë la disposait à épouser leurs attitudes de rébellion, d'évasion vers une transcendance et un idéal jamais assouvi : par la violence de ses sentiments primitifs, l'impossibilité de supporter

PRÉFACE DE CLAIRE MALROUX

la moindre atteinte à sa liberté, de se soumettre à une autorité quelconque, celle des parents ou du maître, ou aux opinions reçues, en bref à tout ce qui n'émanait pas de son moi profond.

Les poèmes du cahier Gondal regardent à la fois vers le passé, par leurs aspirations romantiques, et vers l'intemporel de l'imaginaire. On serait tenté de les lire comme de pures fictions, sans leur enracinement dans un paysage qu'ils ont contribué à rendre symbolique, voire mythique. Ainsi que dans *Wuthering Heights*, le monde recréé de lande, de lune et de vent est plus qu'une toile de fond devant laquelle s'agitent des personnages sans individualité réelle. Il est la part brute, inaliénable en chacun d'eux, comme en Heathcliff ou Catherine, et confère une permanence à leurs délires et dérives.

Autant l'inspiration poétique se diffuse et se disperse dans ce cahier en échos multiples, autant, dans le cahier E.J.B., elle fait l'objet d'une concentration de plus en plus poussée, tout au long d'un effort acharné pour se définir et se justifier, jusqu'au credo de l'ultime poème. Le mouvement qui anime cet ensemble est opposé à l'autre: il est centripète, entièrement dirigé vers soi. Tout empreint qu'il puisse être de réminiscences, de nostalgie et d'élan vers un futur se confondant avec l'éternité, ce cahier projette néanmoins son lecteur dans le dense aujourd'hui (ni vierge, ni vivace, ni beau, mais *dull unlovely*, morne et sans charme) du poète, partagé entre des instants d'extase

EMILY BRONTË

et de désenchantement, entre sa foi d'artiste mystique et son doute profond, sa vision sombre et amère de l'humanité. Il retrace, à la manière d'un journal intime, les étapes de son cheminement spirituel pendant une décennie. Trop sincère pour se leurrer, pour céder à ces illusions qu'étaient peut-être ses rêves et ses visions, et même ses sources d'inspiration, Emily Brontë s'est engagée dans une exploration radicale de son moi poétique. Chacun des poèmes de ce cahier est l'outil de cette recherche. Chacun, à l'exception des quatre ou cinq premiers, entraîne sur la voie d'un questionnement, d'une dialectique, d'un combat entre des forces antagonistes, qu'elle tente de réconcilier pour atteindre au « repos », un des mots-clefs de sa poésie qui désigne, tantôt la mort, tantôt l'harmonie et le retour à une unité perdue. Les interrogations se font de plus en plus passionnées, urgentes, les réponses de plus en plus précises dans les dix ou onze derniers poèmes qui, conçus à partir de la date de transcription dans le cahier (février 1844), s'ordonnent selon une parfaite rigueur chronologique. Ce groupe, dans son impitoyable crescendo, constitue le point culminant de l'œuvre poétique d'Emily Brontë.

Mais l'ambivalence y règne et sans doute ne faut-il pas prendre à la lettre les affirmations, toutes romantiques, de transcendance qui abondent vers la fin du cahier. Emily Brontë est écartelée entre des sentiments contradictoires vis-à-vis de cela même qui la conduit à ces professions de foi : la nature et l'entité, mystérieuse et indéfinissable, qu'elle nomme le « Dieu des visions ». Il serait trop long

PRÉFACE DE CLAIRE MALROUX

de s'engager ici dans une analyse de son « mysticisme ». Qu'il suffise de dire que celui-ci n'est pas communion, mais conscience suraiguë de l'absence et de la perte. Emily tient elle-même son inspiration pour une « chose irréaliste » (*a phantom thing*). Même si « mille et mille flammes scintillantes » créent une ambiance de théophanie, nimbant le paysage et pénétrant jusque dans la bouche du poète, et même s'il y a émission d'un message, la conclusion du poème laisse entendre qu'il s'agit d'une fiction, ou rêverie, non d'une manifestation réelle. Quel mystique récuserait ainsi son extase ? Bien plutôt les poèmes sont-ils les traces d'un passage, la déploration d'un vide toujours plus vivement ressenti, d'une communion précisément impossible. À mesure qu'on avance dans le cahier, Emily se détache de toutes les sources d'inspiration terrestres. La nature n'est plus une médiatrice, sinon par le truchement de la nuit et des étoiles, dans l'exil du jour, loin de la « lumière hostile/Qui brûle, au lieu de réchauffer », elle se fige en métaphores. Peu à peu, la mort apparaît comme le seul moyen de rejoindre une réalité inatteignable par la parole poétique. Auparavant, cependant, comme dans le récit du poème « Julian M. et A.G. Rochelle », Emily Brontë retardera l'échéance en écrivant *Wuthering Heights*.

La poésie du cahier E.J.B. est une poésie nue, austère, d'un lyrisme sec, sans aucun effet d'ornementation autre qu'une rhétorique empruntée à la Bible et, par endroits, quelques préciosités, souvenirs de lecture de prédécesseurs tels que Coleridge. Maintenu dans le carcan d'un vers court, octosyllabique, le tétramètre, elle acquiert

EMILY BRONTË

une densité de granit. Cette apparente austérité, venant de ce qu'Emily Brontë se soucie moins de beauté que de vérité, s'accompagne pourtant d'une musicalité extrême, d'un art de moduler les sons qui lance un défi certain à la traduction. Autant le traducteur peut espérer restituer la matière sémantique et sonore des vers longs, de douze ou même quatorze syllabes, convenant au récitatif ou à la narration, de certains poèmes du cahier de Gondal, autant il lui est difficile de réaliser la même opération dans les limites du décasyllabe. C'est cependant le vers que j'ai choisi en équivalence au tétramètre anglais afin de conserver de celui-ci l'allure directe, la tension, le ton invocatoire. J'ai proscrit l'alexandrin, respectant les intentions d'Emily Brontë qui n'a eu que rarement recours à l'instrument classique de la prosodie de son pays, le pentamètre iambique.

Claire MALROUX